

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Au Pays de Kirschwasser**

**Gueymard, Fernand**

**Paris, 1882**

Lettre VI

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

## LETTRE VI.

---

Aspect matinal de Bade. — Le marché. — Effets démoralisateurs du chou sur la vertu allemande. — Le langage des fleurs. — Les philosophes du poète. — Le Sophienruhe. — La source du marquis de Montpernis. — Le vieux Château. — Impression première. — La chapelle de Saint-Ulrich. — Aspect grandiose des ruines. — Leur histoire. — La vie seigneuriale reconstruite au gré de l'imagination du visiteur. — La tour et son belvédère. — Légende de la Vierge et de la Margrave. — Un diadème de granit. — Promenade au milieu de ruines cyclopéennes. — La Nympe des Rochers.

C'était le 19 août. Je m'éveillai dès 6 heures. J'ouvris ma fenêtre : une fraîcheur parfumée m'inonda de ses effluves bienfaisantes, tandis que j'admirais la vallée encore drapée dans son nuageux vêtement du matin, vaporeux comme celui d'une sylphide. Je sortis aussitôt habillé et traversai la ville, où bourdonnait déjà toute une active population de jolies soubrettes, d'ou-

vriers en chemin pour leurs travaux, de cantonniers ratissant les routes, émondant les pelouses, polissant les sentiers, abattant sans merci la branche folle qui osait avancer la tête au-dessus de la promenade. Quelques baigneurs se dirigeaient vers la Trink-halle ; les chevaux piaffaient dans leurs écuries, pendant que les cochers donnaient un dernier coup de brosse à l'attelage ou revêtaient leurs élégantes livrées, que l'on croirait faites d'un lambeau de ciel par un temps semblable à celui d'aujourd'hui.

J'atteignis ainsi la « Marktplatz » : elle avait disparu sous des pyramides de carottes, derrière des échafaudages de poireaux et de céleris, sous des duvets de cerfeuil, de persil, sous des montagnes de choux ombrageant de saines et fortes campagnardes, dont les visages épanouis osaient à peine sortir du mouchoir écarlate qui leur servait de carapace. Du haut de la tour, ce tableau devait ressembler à un gigantesque parterre de verdure, semé de fleurs cramoisies ondulant au souffle du vent.

Je traversai la place et gagnai, par des ruelles escarpées, la terrasse du Château-Neuf. Appuyé à sa rampe, je regardai de nouveau le pittoresque marché : les montagnes de choux me parurent plus nombreuses, plus élevées. Il y en avait partout : auprès des maisons, sur les degrés des rues, contre les murs et contre le portique de l'église paroissiale. Ces globes aplatis, d'un blanc verdâtre, découpés par mille veines délicates qui en font de vraies dentelles lorsque la nature ou les insectes ont sucé leur sang, me remplirent de mélancolie. Je me rappelai leur destinée, et ce souvenir retraça dans mon esprit tout un monde de scènes touchantes et poétiques. Le chou et la poésie ! Voilà des choses que tu penses sans doute deux ennemies irréconciliables ? Qui sait ? Ne crois-tu pas, qu'en cherchant un peu, nous trouverions que ce pauvre légume fut souvent la cause de bien des

églogues et des idylles? Que de déclarations d'amour n'ont point été faites sous sa protection, pendant que, discret comme un fruit bien élevé, il fumait nonchalamment sur la table d'une brasserie, voilant nos amoureux de ses grises vapeurs et les protégeant contre les regards scrutateurs de voisins incommodes! Que de fois n'a-t-il servi d'intermédiaire entre un beau gars et une belle fille, qu'il a réunis dans quelque auberge, à l'occasion de quelque fête, au milieu de quelques joyeux et gais amis! On ne refuse point une portion de choux! Et si cependant on savait la grandeur du péril auquel on s'expose...! Quel fumet! Quelle odeur!! Mais le plat n'est point vide: peut-on laisser d'un mets si savoureux et lui faire aussi sanglant affront? On en reprend et, tandis qu'on l'achève, le vin clair et du coteau chauffe les cervelles. Alors les yeux s'illuminent, les joues s'empourprent, le bon gros rire des paysannes élargit leurs lèvres vermeilles, un chanteur entonne quelque vieux refrain du pays, on danse au son d'un crin-crin criard... Puis... la nuit est superbe et le ciel étincelant d'étoiles; le bois est à deux pas... On s'y perd jusqu'aux premières heures du jour! — Et dire que le chou, ce légume si vertueux en apparence, est l'auteur de tous ces maux! Henri Heine affirmait qu'aucune Allemande ne pouvait résister aux douceurs d'une oie rôtie: il en est peu qui ne se laisseront séduire par les parfums d'un plat de choucroute en ébullition.

Auprès du château, sur la pente de la colline, mille rosiers élèvent leurs têtes embaumées au-dessus de la haie qui les enclot. Il y en a de toutes les espèces; le jardin entier n'est qu'un vaste bouquet de roses décorées des noms les plus pompeux: la « Gloire de Dijon », la « Malmaison »... C'est qu'on aime les fleurs ici. On en trouve partout: au corsage ou dans les cheveux des dames, à la boutonnière des messieurs, aux chapeaux des enfants.

Un jour, je vis même une tunique saupoudrée de touffes de violettes de Parme, et c'était, ma foi, fort gentil. Et puis, ces jolis bijoux de la nature ne sont-ils point la plus charmante et la plus muette messagère entre deux âmes nouvellement éprises? Jadis les galants chevaliers du Rhin révélaient l'état de leur cœur par la couleur de leurs vêtements: l'amour naissait-il en eux, leur pourpoint était vert; avaient-ils l'espoir de gagner la tendresse de leur amante, ils se vêtaient de blanc; le rouge montrait toute l'étendue et toute la violence de leur passion; leur inaltérable fidélité se manifestait sous l'aspect de velours ou de satin bleu, et, s'ils parvenaient au comble du bonheur, le jaune était la preuve de leur triomphe et de leur joie. Aujourd'hui l'Allemand fait fi du langage des chiffons; il lui préfère la voix des fleurs, et c'est à leurs pétales débordant d'éclat et de parfums qu'il confie ses espérances.

Derrière ce champ de roses, de petits ânes, enfouis sous des bâts aussi éclatants que des selles castillanes, rêvaient mélancoliquement aux saveurs du chardon, en attendant qu'un touriste paresseux se servit de leur échine pour gravir la montagne. Ces pauvres bêtes avaient l'air si déconfit, que j'eusse voulu les consoler en leur lisant un chapitre du bel ouvrage que Victor Hugo vient de consacrer à la célébration de leurs modestes vertus. Mais je n'avais point l'œuvre entre les mains et, si je l'avais eue, le temps aurait manqué pour ma lecture, car toute une famille s'empara des philosophes du poète, et les voilà partis, bêtes et gens, vers les hauteurs du Battert.

Je suivis quelque temps la caravane, y trouvant, je te l'avouerais, grand amusement. Voir un homme à califourchon sur un âne, cela m'a toujours fait rire. Quoi de plus drôle que ce grotesque cavalier, oscillant de droite et de gauche sur la croupe de l'animal ainsi

qu'un bonhomme de caoutchouc, s'arc-boutant aux rênes afin de ne point glisser en bas de sa monture, et laissant pendre deux jambes qui ballottent contre les flancs du baudet comme celles d'un paillasse farci de foin ou de son. L'un des excursionnistes était aussi maigre et aussi long qu'une asperge; son âne paraissait le plus petit de la bande: tous deux auraient déridé le prince de Bismarck lui-même.

J'abandonnai la joyeuse société au premier sentier que je découvris dans la forêt, tandis qu'elle continua à monter bruyamment les interminables lacets que la grand'route décrit sur le flanc de la colline.

Je venais d'entrer sous bois, quand je m'aperçus que le sentier n'en était pas un. Les hêtres et les sapins s'entrelaçaient fraternellement, obstruant à chaque instant le passage; j'en écartais les rameaux et me glissais à travers leurs trouées. Après dix minutes d'escalade environ, j'étais aux pieds d'un massif de rochers émergeant au-dessus d'un lit de mousse, de feuilles mortes et d'aiguilles de pins. A leur crête, je trouvai un pavillon rustique, coiffé d'un toit de chaume et garni de bancs déchiquetés par les noms de voyageurs heureux de rappeler leurs promenades aux futures générations. Ce pavillon a pris pour marraine l'ancienne princesse Sophie: c'est le « Sophienruhe ». Il serait, je crois, difficile de trouver un lieu de repos plus frais, plus charmant: les rochers dessinent devant lui une rampe de pierre cyclopéenne, les arbres tracent au-dessus de son cône moisissant une voûte mouvante de verdure, et d'habiles ouvertures, pratiquées dans le voile de sapins tremblotant à sa face, comme les yeux de verre plaqués aux rideaux des théâtres, ménagent de ravissants coups d'œil sur la vallée. Autant de tableaux vivants, enfermés dans un cadre mobile de feuillage jaunissant à la lumière, noircissant dans l'ombre,

miroitant au soleil sous le souffle du vent. Et ces tableaux changent au gré de mes désirs, car, selon que je marche ou recule, leurs sujets s'agrandissent, se transforment ou diminuent.

Quand j'eus regagné le chemin, une bonne vieille femme m'offrit un verre d'eau, qu'elle emplit à une petite fontaine joignant son babillage à celui des mésanges. Il y avait auprès de cette fontaine un monument. J'en lus l'inscription : elle m'apprit qu'il avait été élevé par les Badois au marquis de Montpertnis, le créateur de la route du Battert. Les éclopés, les paralytiques et les gens mous y inscrivent leurs noms en signe de reconnaissance ; les touristes bien portants, amants des bois et des montagnes, le regardent avec indifférence, sinon avec colère, car ils préfèrent le sentier abrupt et sauvage aux allées sablées des parcs.

J'arrivai alors en quelques instants au pied du vieux Château. Il m'apparut comme une ruine gigantesque, dont les murs séculaires dressent à une hauteur incroyable leurs lambeaux lézardés, au-dessus d'une ceinture de sapins puissants. Mais à peine avais-je fait quelques pas que j'éprouvai une première désillusion : au lieu d'y trouver comme introducteur quelque hallebardier de la suite du comte Herrmann, j'y fus reçu par des garçons en habits noirs et cravatés de blanc, qui m'offrirent, en guise de laisser-passer, une carte des mets et des vins ; au lieu d'y écouter la voix rude et sévère de la sentinelle des margraves, je n'y entendis que l'accent mielleux et flatteur de marchands et de marchandes d'objets en bois sculpté, qui eussent voulu me faire acheter tout leur étalage.

Je pénétrai dans un large couloir d'entrée, le couloir d'un palais de géants. Ses murailles ébréchées déchirent une bande d'azur dans le ciel, et un arbre tordu, crevassé, rongé par les ans et les vers, y accroche ses racines

avec l'énergie d'un arbre qui sent approcher la mort. Il s'affaisse sous le poids de son grand âge, retombe presque jusqu'au sol. Mais il ne veut pas mourir ! Il fait un suprême effort, se redresse, s'appuie au mur de face et, fier de son énergique vieillesse, déploie son branchage comme un bouquet de feu d'artifice.

A la gauche de ce couloir, et donnant sur une cour, je remarque l'ancienne chapelle de Saint-Ulrich, restaurée durant ces derniers temps dans le style moyen-âge. Des tables dressées y tiennent la place des prie-Dieu, le bruit des verres et de la vaisselle a remplacé celui des cloches, le chant des promeneurs et des amoureux le cantique du chapelain et de ses nobles ouailles, — car l'oratoire de Saint-Ulrich est aujourd'hui le temple de Pantagruel et de Gargantua. Dans l'antique sacristie, de blancs marmitons font mijoter leurs sauces là où coulait le vin destiné au saint office, et les senteurs des ragôts volent vers Dieu au lieu des parfums de l'encens.

Je monte encore quelque peu et avance jusqu'au centre des ruines. Elles sont immenses, colossales, saisissantes de grandeur et d'audace ! Leurs débris escaladent le rocher d'étage en étage, s'élevant comme des demeures de cyclopes sur des marches titanesques. De quelque côté que je dirige le regard, je suis environné de précieuses reliques, dont chaque morceau retrace à l'historien l'existence de la puissante famille des margraves de Baden-Baden. Vingt princes y ont vécu, depuis le comte Herrmann, jusqu'au margrave Christophe, le bâtisseur du nouveau Château ; tous ont fortifié le manoir, tous l'ont agrandi, tous ont pris à cœur d'embellir le berceau de leur race et de leur puissance, jusqu'au jour où la cour redescendit la montagne pour s'établir sur le Schlossberg. Ce fut alors la retraite des veuves : perdues dans cet énorme palais, égarées dans la solitude de la forêt, elles ne pouvaient choisir de refuge plus propice



à l'épanchement de leurs larmes. Mais les Français vinrent troubler cette pieuse solitude : le 24 août 1689, l'AlteSchloss s'éroula sous les attaques de ses ennemis! Ce que la bombe et la mine avaient épargné, le Temps l'abattit de son impitoyable faux : les murs se pulvérisèrent, l'aquilon renversa leurs pierres vermoulues, les pluies et les gelées d'hiver fendirent ses glorieux débris. Il fallait courir au secours du château mourant si on ne voulait le voir bientôt périr de consommation. Le grand-duc Léopold fut son protecteur, et Metzger, l'inspecteur des jardins d'Heidelberg, son heureux chirurgien. Il réunit ses membres épars, fortifia ses parties affaiblies, releva les pièces gisant sur le sol. Depuis lors, le malade a recouvré la santé et se présente au visiteur comme un vieillard pimpant et vert.

Voici d'abord le corps de bâtiment principal, quatre murs dessinant un vaste rectangle, si larges qu'on pourrait fouiller leur épaisseur et s'y creuser un abri, si élevés que leurs crêtes déchiquetées s'élancent au-dessus des sapins pyramidant à leur base. Des voûtes, il n'en reste rien, pas même la trace : si je lève la tête, je ne découvre qu'un pan d'azur, dans un cadre ébréché prenant aux rayons du soleil des teintes grises et roses. Trois rangs de baies superposées rappellent les trois étages de cette partie du château : Apollon darde ses flèches par leurs ouvertures et se joue dans le feuillage des arbres, veillant à l'intérieur du palais des margraves. La brise agite légèrement leurs feuilles, leur chuchotement harmonieux anime les ruines, et la voix langoureuse des harpes éoliennes parait le chant plaintif de quelque nymphe des bois.

Tandis que je me promenais au milieu de ces poétiques débris, j'y rencontrais, à chaque pas, un reste, un souvenir, une ombre de leur grandeur déchue. En contemplant les colossales proportions de la salle des Chevaliers,

je me demandais combien de personnages illustres y avaient été les hôtes des princes du Battert, combien de convives avaient pris place autour de ces tables gigantesques, ployant sous leurs charges de viandes et de venaison, combien de nobles cœurs avaient susurré de serments d'amour dans l'embrasure des fenêtres, assis sur ces rudes sièges de pierre, en présence des beautés que la nature étalait à leurs yeux ; en voyant ces hauts et solides appuis des cheminées, je me remémorais les longues veillées d'hiver pendant lesquelles la famille se réunissait autour d'un bon feu pétillant, écoutant les récits des exploits guerriers de son chef ou les péripéties de ses chasses aventureuses ; en plongeant le regard au fond de ce puits bayant dans un coin des ruines, je me reportais au milieu des luttes fratricides et sanguinaires du moyen-âge et je me figurais un cercle de guerriers altérés, se pressant avidement autour de cette margelle effritée ; en m'arrêtant auprès de cette colonne solitaire, trapue comme un nain vigoureux, avec son chapiteau bizarrement ouvragé et ses fantastiques sculptures, je songeais à cette pittoresque architecture des siècles passés, issue de l'imagination drolatique des vieux artistes germains ; en me promenant au haut de ces murs, sur la cime desquels trois personnes marchent aisément de front, je m'imaginai combien grands étaient les charmes de cette seigneuriale habitation, quand la cour des margraves la rehaussait de son luxe et de son éclat.

J'ai alors gravi le rapide escalier qui conduit à la partie la plus élevée du château, courbant le dos sous les portes écrasées de chambres étroites, basses, obscures, sans doute les cachots réservés aux ennemis malheureux, fouillant de l'œil quelque réduit plus sombre encore, tapissé de lierre et de mousse, la demeurant des chauves-souris et des lézards, grim pant le long des

murailles, fendillées et craquelées à l'exemple d'un tesson de faïence japonaise.

J'atteignis ainsi la haute tour, plantée au sommet de l'édifice comme une aigrette de pierre, d'où l'œil embrasse un incomparable panorama. La vue qu'on découvre de sa terrasse vaudrait à elle seule un voyage à la charmante et coquette ville d'eau. Elle est là, à mes pieds, pressée dans un vivant cordon d'arbres de toutes les essences et de tous les tons, nageant dans un lac de prés découpant des baies minces et effilées dans le noir manteau des collines, enveloppée dans un blanc filet de routes et de sentiers qui l'étreignent comme une colossale toile d'araignée, protégée par un rempart de montagnes noyées dans une brumeuse atmosphère comme des fées dans leurs vêtements de brouillards et de nues. Ces monts affectent toutes les formes, et cependant leurs lignes folles se marient harmonieusement en un superbe ensemble. Tantôt ils tracent une infranchissable barrière dans l'azur du ciel : ce sont les montagnes élevées de l'Herrenwiese ; tantôt ils ondulent comme une mer de sapins élevant ses vagues du gai hameau de Lichtenthal jusqu'aux hauteurs boisées de l'Iwerst ; tantôt ils se montrent sous l'aspect d'un dôme velouté, comme le Froemersberg, ou percent les nuages de leurs cônes allongés, comme le Mercure et son voisin, le petit Staufenberg ; d'autres portent orgueilleusement sur leurs têtes éternelles les bribes des châteaux qui les décoraient jadis : tel est l'Yberg, paré des faibles morceaux de son palais d'autrefois. Vers l'Occident, la plaine rhénane s'étend sans limites, mêlant ses prés et ses campagnes aux vapeurs de l'horizon ou mourant aux pieds des sinuosités mamelonnées des Vosges. Telle je la vois, je la prendrais pour un océan de verdure, jaunissant sous les coups de Phébus, avec mille îlots noirs et sombres, dessinés par de capricieuses pièces de forêts,

avec de pittoresques hameaux dont les toits écarlates s'enflamment à la chaleur de midi, pareils à de colossales pivouines épanouies au milieu d'une pelouse énorme, avec un ruban étincelant d'argent, courant en cercles éblouissants de la vieille cité de Spire jusqu'à Strasbourg, la vaillante capitale alsacienne.

Un semblable séjour ne devait-il point avoir sa légende? Les habitants de la vallée redisent encore à leurs fils le miracle qu'ils ont appris de leurs aïeux. C'était vers le milieu du XV<sup>me</sup> siècle. La peste, ce terrible fléau, moissonnait la contrée avec une rage sans exemple. La veuve ne pleurait pas longtemps la mort de son époux, car elle allait bientôt le rejoindre au tombeau; les enfants mouraient comme de jeunes fleurs à peine écloses, car la terrible maladie n'épargnait personne: elle fauchait impitoyablement dans tous les rangs et dans tous les âges. On avait essayé mille remèdes; la médecine impuissante avait appelé l'église à son secours, mais prières, messes et neuvaines, rien n'y faisait: le ciel était sans pitié.

Un jour que la chaleur était insupportable et que la maladie redoublait de violence, la margrave priait avec une ferveur inaccoutumée, la figure cachée dans les mains, les coudes appuyés à l'une des fenêtres du château. Tout à coup il lui sembla qu'un éclair effrayant venait d'incendier la vallée! Elle ouvrit les yeux: elle était en présence de la Vierge, portée sur un neigeux flocon de nuages par un concert d'anges. La margrave faillit s'évanouir! Quand elle eut repris ses sens, la Mère du Christ lui dit:

« Dieu a voulu châtier les crimes d'un peuple rebelle à ses lois. Mais la bonté du Seigneur est inépuisable: « il pardonnera au troupeau mutiné si son chef lui indique, « de sa houlette, la voie de la vertu et de la piété. Tu as

« deux fils : que l'un d'eux se consacre au service de  
« Dieu ! A ce seul prix le Créateur accorde son généreux  
« pardon aux brebis égarées. »

A peine Marie avait-elle prononcé ces mots, qu'elle s'envolait vers le ciel : quelques secondes encore, et la margrave ne voyait plus qu'un point lumineux toujours pâlisant, d'où les voix mourantes des séraphins arrivaient faiblement jusqu'à elle.

Le lendemain, les cloches sonnaient à toute volée dans l'Oosthal, des groupes de paysans emplissaient les vallons du bruit des cantiques et un nombreux clergé, revêtu de luxueux habits sacerdotaux, montait lentement la pente du Schlossberg, suivi de tout un peuple en prières. C'est que l'enfant aîné de la margrave allait renoncer au monde, pour enfouir son innocence et sa jeunesse dans quelque lointain couvent.

Puis, on vit la procession reprendre le chemin de la vallée, les cloches se turent, les hymnes cessèrent : la pieuse souveraine n'avait plus qu'un fils, mais la peste avait disparu !

Les courts moments que je passai au milieu des débris de l'Alte Schloss comptent parmi les plus agréables souvenirs de ma villégiature à Bade. J'y serais resté tout un jour, que ces salles crevées et désertes ne m'eussent point ennuyé, que ces murs solitaires ne m'eussent point paru monotones, que ces réduits humides et froids m'eussent toujours semblé de chaudes et vivantes prisons. Mais il me fallait encore atteindre le sommet du Battert, car j'y voulais voir le diadème dont la nature a ceint la tête de la princière montagne.

A peine ai-je traversé le grand couloir du château, que le sentier s'engage à travers un amas bouleversé de rocs et d'éboulis, que parfois il repousse de son chemin ou dont il se sert en guise d'escalier. Ça et là, quelques

blocs énormes tendent leurs cous grisâtres au-dessus de leurs voisins enfants, comme s'ils étaient les commandants de toute cette armée de monstrueux cailloux. Des arbres, malades dans leurs lits de porphyre, s'étiolent dès leur jeunesse ou se tordent dans les douleurs de l'écrasement; d'autres, plus vigoureux, écartent la pierre qui les étreint et déploient leurs rameaux au-dessus de cette mer de granit.

Me voilà presque au sommet de la colline : quelques marches encore, et je foule le point le plus élevé de la montagne où l'homme ait laissé des traces de son séjour. C'était anciennement une forteresse, une tour de garde, quelques simples travaux de défense, ... que sais-je et que m'importe ? Il n'en reste aujourd'hui que des miettes, à peine de quoi dessiner l'espace que le monument occupait jadis. Toutefois, ce qui n'a point disparu, c'est sa merveilleuse situation, et, comme conséquence, son incomparable point de vue. La chaleur atteint en ce moment sa plus grande intensité, le soleil boit avidement l'humidité de la vallée : le paysage apparaît derrière une gaze transparente, tamisant la lumière et noyant les couleurs dans une brume bleuâtre.

A quelque distance de cette terrasse, un poteau montre du doigt le chemin des Rochers. Les voici. Deux d'entre eux se dressent d'abord comme des sentinelles avancées, montant la garde à l'entrée du chaos. Mais leur consigne n'est point sévère : loin de me repousser, ils semblent plutôt m'inviter à pénétrer dans leur camp.

Quel fouillis, quel bouleversement, quelle confusion, quel cataclysme ! Ils sont là cent, mille, pareils aux ruines d'un temple cyclopéen, s'élançant dans l'espace ainsi que la proue du navire qui domine l'océan, élevant leurs crêtes effilées dans les airs, fiers de leur vieillesse et de leur audace ! Tantôt hérissés d'arêtes, tantôt unis comme le marbre, tantôt composés d'assises superposées

et arrondies, ils prennent toutes les formes, se montrent dans toutes les positions, s'assèyent sur des bases immenses ou se maintiennent à peine en équilibre sur quelque anguleuse aspérité, près de rouler d'un moment à l'autre jusqu'au fond de l'abîme béant à leurs pieds. Leurs faces ont des tons gris et rouges : on les dirait encore souillés du sang échappé de leurs blessures lors de leur écroulement ; un léger duvet de mousse vert-de-grisée les tapisse d'un vaporeux tissu ; quand le soleil les éclaire, la beauté de leurs teintes est inimitable. Des sapins audacieux plongent leurs racines dans leurs maigres fissures, des chênes rabougris s'écrasent entre leurs blocs et quelques folâtres sorbiers balancent dans le vide leurs baies cramoisies.

Il en est qui surgissent comme les reliques d'une féérique colonnade, dont deux fûts insolents ont bravé les efforts de la tempête. Rien n'a pu les abattre ! La foudre s'est éteinte contre leurs flancs invulnérables ; Borée s'est vainement déchiré aux tranchants de leurs angles : il a fallu l'intelligence de l'homme pour renverser, sinon leurs masses, au moins leur orgueil. Un pont fragile s'appuie sur leurs têtes domptées, chaque voyageur les souille sous ses pas et la touriste hardie s'y repose, là où l'aigle osait à peine bâtir son aire. Près de ce pont, un pauvre chêne, courbé sous le poids des ans, incline son vieux corps et s'offre comme couche à la jolie baigneuse, que l'ascension de la montagne a fatiguée. Si alors Phébus inonde la vallée de lumière, si le Rhin étincelle dans son lit de prés et de bois, il n'est point de sofa plus moelleux que ce siège aérien.

Ici se termine pour la plupart des curieux leur promenade aux rochers. Ces messieurs ont grand tort. Qu'ils prolongent quelque peu leur excursion sur la cime de la montagne, ils ne regretteront, ni le temps qu'ils auront perdu, ni la peine que cette course leur

aura occasionnée. Le sentier est d'ailleurs bien facile ; il ne cesse de courir, à l'ombre des sapins et des hêtres, sur la crête aplanie du Battert. De temps à autre, de faibles empreintes de pas marquent dans la mousse et le mort feuillage de sinueuses rigoles de verdure : ce sont les chemins minuscules qui mènent aux autres blocs de rochers.

Te dirai-je qu'ils surpassent en grandiose magnificence ceux que je viens d'abandonner ? Je ne l'oserais, tant fut grande l'impression que je ressentis à la vue des premiers. Et cependant, ceux-ci sont admirables, avec leurs coupes variées, leurs sauts extravagants, leurs saillies vertigineuses, leurs noires et profondes crevasses. Tantôt, je grimpe au sommet de leurs pointes : la vallée se déroule sous moi, toujours plus séduisante, plus azurée ; tantôt, je redescends dans leurs fentes obscures, le long de grossiers escaliers, par des chemins à peine tracés, et toujours je les découvre sous des aspects divers, sous des teintes différentes, avec des profils fantasques et nouveaux. Il faut les voir lutter contre les arbres éclos entre leurs masses ! C'est une guerre sans fin, pleine de cruautés et de tortures, et dont, bizarre résultat, l'arbre triomphe le plus souvent. A peine a-t-il vu le jour, que deux rochers l'écrasent entre leurs pinces de pierre ; on entend ses fibres se broyer sous l'irrésistible pression du roc ; sa sève retombe en larmes laiteuses sur le sol. Toutefois, ce n'est là qu'une blessure ; l'arbrisseau restera estropié, mais vivra. Dès qu'il a cicatrisé sa plaie, il reprend sa croissance et nargue son ennemi, au-dessus duquel il balance son panache de vert branchage. Une autre fois, le rocher appuie de tout son poids sur la tête du nouveau-né, mais l'enfant se rit de ses peines et, avec la souplesse du jeune âge, glisse contre ses parois, les contourne et reprend hardiment son essor.



J'atteins ainsi l'extrémité de ce colossal diadème, dont je longe lentement la base afin d'en contempler l'ensemble. Tous ces bijoux de porphyre me paraissent encore plus variés, plus capricieux, plus bouleversés, plus déchiquetés, que lorsque j'étais à leur faite. Voici quelque vieille tour, voilée de la patine des siècles; voilà quelque mince obélisque, gracieux comme une aiguille égyptienne; quelque léger campanile, penché comme s'il courbait la tête sous la rage du vent; quelque colonne frustrée, dont le chapiteau, les volutes, les sculptures gisent pêle-mêle dans la forêt. N'avais-je point raison de te dire que cette parure ressemblait à quelque édifice de Titans écroulé, renversé par une terrestre commotion? Vois ces piliers mal affermis, dont de petites pierres soutiennent les assises irrégulièrement taillées; vois ces blocs saillants, ridés comme le ventre du dieu Gambrinus; vois ces amas de granit formés de couches habilement superposées, ces passages voûtés comme les portes d'un palais!... Quelles ruines, que celles dont les débris atteignent la hauteur des montagnes, dont les murs ont l'épaisseur des collines, dont les supports et les ornements ont la grandeur de tours et de rochers! Et que l'homme comprend la puissance de la nature, au milieu d'un aussi grandiose spectacle!

Ce tableau me rappelle une légende, dont j'ai vu l'image sous le portique de la Trinkhalle.

Un brillant seigneur battait la forêt avec deux chiens pour tout compagnon. Il y avait longtemps déjà que ses limiers furetaient sous bois, sans qu'il en sortit le moindre chevreuil. Notre seigneur, désespéré, se disposait à regagner le château paternel, quand il vit bondir d'un fourré une biche blanche comme la neige. C'était la plus belle bête qu'il eut jamais rencontrée dans ses courses aventureuses. Il lance aussitôt ses chiens, les

excite de ses cris, prépare la flèche meurtrière, vole lui-même à la poursuite de la biche merveilleuse. Rien ne l'arrête. Il escalade les ravins, franchit les fossés, surmonte tous les obstacles avec une vitesse incroyable. Quelques pas encore, et la bête est à sa portée!....

Mais soudain, il recule épouvanté en présence d'une ravissante jeune fille. Son visage virginal a la fraîcheur de la rose, ses yeux langoureux sont faits d'azur, ses lèvres de carmin et ses cheveux blonds, ondulant au souffle de la brise, ont l'éclat de la soie. Une longue draperie de lin, d'une merveilleuse pureté, laisse deviner la perfection de ses formes, et découvre une épaule que Phidias eut voulu pour modèle.

« Que t'a donc fait ce pauvre animal, lui dit-elle d'une voix lente et harmonieuse? La plaine ainsi que la vallée sont à toi : ne peux-tu nous laisser la montagne ? »

Le noble chasseur voulut se jeter aux pieds de la jeune fille : elle avait disparu ! Depuis lors, il erra triste et solitaire dans la forêt, l'écho du Battert redit bien des fois ses serments d'amour, ses larmes mouillèrent bien souvent le tapis de la colline, mais jamais l'apparition ne se représenta ! C'était la Nympe des Rochers.

Eber  
Irmen  
du val  
ner an  
panora  
mauvai  
bonne,  
accusat

Il est  
posséder  
gothique  
Baden.  
tour èb  
ses mu  
la natur  
des lég